

Philippe Herreweghe

Partitions et lumières

Une personnalité dévoile ses œuvres d'art préférées. Celles qui, à ses yeux, n'ont pas de prix. Pourtant, elles en ont un. Elles révèlent aussi des pans inédits de son parcours, de son caractère et de son intimité. Cette semaine : le grand chef d'orchestre Philippe Herreweghe.

PAR MARINA LAURENT

Un petit palazzo aux couleurs « gris Versailles », un jardin à l'anglaise et des bouquets de roses Redouté éparpillés dans le séjour, bienvenue chez Philippe Herreweghe, le célèbre chef d'orchestre gantois, qui ne passe pas plus de soixante jours par an dans sa belle demeure bruxelloise. Avec ses nombreux concerts aux quatre coins du monde et les festivités à l'occasion de son 70^e anniversaire (*lire aussi Le Vif/L'Express du 12 mai dernier*), le maestro, dont le répertoire s'étend de la Renaissance à la musique contemporaine, n'a pas eu un moment pour lui depuis trois mois. Néanmoins, il a le temps de vous recevoir juste avant de retrouver sa fidèle équipe et d'arrêter l'agenda des trois prochaines années.

Installé à mi-chemin entre la cheminée de marbre blanc et la bibliothèque obèse, Philippe Herreweghe pose son iPad et son carnet Moleskine sur la table cernée et semble subitement décontenancé à l'idée d'évoquer ses œuvres d'art préférées. Avec plus de soixante interviews en quelques semaines, on finit par un peu s'emmêler les pinceaux, « d'autant qu'on nous soumet de plus en plus à des

entretiens à thèmes, ce qui augmente considérablement notre temps de préparation ». S'il se souvient très bien avoir transmis les trois titres de son choix, il ignorait qu'il lui serait demandé d'en expliquer les raisons. Philippe Herreweghe semble désormais plus contrarié que déconcerté. Pour quelqu'un d'une exigence intellectuelle infinie, improviser sur des sujets pareils chiffonne plus que de raison. Il ne comprend d'ailleurs pas en quoi l'avis d'un chef d'orchestre sur la peinture serait intéressant. « Mieux vaut demander aux spécialistes, pour ne pas tomber dans le discours ras-des-paquettes. Quelle horreur ! Mais bon, la moindre des choses quand on n'est pas spécialiste, c'est de préparer, ce que je n'ai pas pu faire. » De la contrariété, on passe à la frustration : ne pouvoir atteindre les cimes de réflexion. Pire encore : risquer de débiter de plates et vulgaires banalités.

C'est donc habité de tous ces sentiments déplaisants (ou inconfortables ?) que Philippe Herreweghe s'apprête, tout de même, à parler d'art.

La foi et la chambre à coucher

Le chef propose de procéder par ordre chronologique. Il commence, du coup,

« avec Piero » (della Francesca). Mains sur la table, il démarre : « Depuis mes 14 ans, il m'attire comme un aimant... Mais c'est seulement aujourd'hui que je commence à comprendre pourquoi. » Regard tendre. « Evidemment, il me rappelle l'Italie que j'aime par-dessus tout mais, Piero della Francesca, c'est surtout le mariage parfait de la raison et de la beauté, la rencontre des sciences géométriques et des sciences de la couleur. C'est ce qui rend son œuvre encore plus forte ; exactement comme en musique où aucune œuvre n'est jamais aussi forte que lorsqu'elle est sous-tendue par une véritable réflexion ou une théorie. Ici, ce sont les mathématiques et la perspective de della Francesca qui exaltent la véritable beauté de cette fresque. »

Très nuancé, donc très précis, donc très prudent dans son analyse, Philippe Herreweghe ne cesse d'affiner ses propos avant de finir par revenir sur *Le Songe de Constantin*, une desscènes religieuses →

Giovanni Bellini (c. 1425 - 1516)

Issu d'une famille de peintres renommés (fils de Jacopo, frère de Gentile), Giovanni Bellini commence son apprentissage parmi les siens avant de rejoindre l'atelier de son beau-frère, Andrea Mantegna, à Padoue. Rien que ça. Mieux que quiconque, il fait la synthèse entre les révolutions de son temps, en jouant tant de la perspective si chère à la Renaissance italienne que de la peinture à l'huile, technique jusqu'alors essentiellement flamande. Il n'hésite pas à affranchir ses nombreux sujets (du paysan aux saints, en passant par les madones et les jolies filles) des décors traditionnels pour mieux les représenter dans ceux de leur temps.

Sur le marché de l'art. Pour une belle Madone, comptez presque 4 millions d'euros (certaines, moins belles, sont accessibles à partir de 100 000 euros), tandis qu'un petit panneau illustrant la Pentecôte trouvait acquéreur pour 9 000 euros en 2016.



Jeune femme nue au miroir, Giovanni Bellini, 1515 (62 cm x 79 cm).

PHOTOMONTAGE LE VIF/L'EXPRESS - MICHEL HENDRYCKX - KUNSTHISTORISCHES MUSEUM WIEN-GETTY IMAGES

→ issues du cycle de *La Légende de la vraie croix* réalisé dans la chapelle Bacci de la basilique Saint-François, à Arezzo. « Ce qui me fascine le plus, c'est que tous les personnages de Piero semblent se situer au-delà de la vie et de la mort. Leurs attitudes et leurs regards semblent absents de la Terre et me paraissent déjà appartenir à l'éternité. C'est ce rapport-là, au temps, qui m'attire. Terriblement. » Interrogé sur son rapport à la foi, le maestro se braque un peu : « Demander à quelqu'un s'il est croyant, c'est un peu comme lui demander comment ça se passe dans sa chambre à coucher. C'est terriblement intime. » Mais Philippe Herreweghe n'a pas envie d'être brutal en ce mardi matin lumineux. Alors, contre toute attente, il rassemble ses idées pour vous en livrer l'essence : « Dans une société consumériste et pragmatique comme la nôtre, l'être humain a encore plus besoin de se sentir en cohésion avec un groupe, d'appartenir à un tout. Et c'est la nature de ce lien que l'homme passera toute sa vie à chercher... Pour certains, ça passera par la religion, pour d'autres par la tradition ou des sagesses millénaires transmises par des textes saints ou sacrés ; toutes ces choses que la liturgie et le rituel s'efforcent de faire vivre... Quand on y songe, un concert de musique est lui-même une liturgie. »

Les cantates et les fous

Ensuite, Philippe Herreweghe hésitait entre cette *Femme nue au miroir*, de Bellini, et un paysage du peintre flamand Patinir. Finalement, ce sera Bellini. « Pour la femme, qui a joué un grand rôle dans sa vie », mais aussi pour l'Italie qu'il a découverte presque en même temps que le tableau. C'est à l'adolescence qu'il a le coup de foudre pour la Toscane, où il aboutit en poursuivant sa formation musicale, débutée à 2 ans, tous les étés à l'Accademia Chigiana de Sienne. Le reste de l'année, à Gand, par l'intermédiaire de son meilleur ami dont le père était psychiatre, il fréquente un milieu peuplé d'individus dont le métier est de



BASILIQUE SAINT-FRANÇOIS AREZZO

Le songe de Constantin, extrait du cycle de *La Légende de la vraie croix* (12 fresques), Piero della Francesca, 1452 - 1466 (329 cm × 190 cm).

Piero della Francesca (c. 1416 - 1492)

Parangon de la Renaissance, mathématicien et théoricien, Piero della Francesca est un homme généreux de son talent qu'il distille tant aux puissants du monde qu'aux disciples de Dieu. Peintre de fresques de retables, parfois de portraits, son style reste profondément imprégné par ses recherches perspectivistes et sculpturales. Son chromatisme minéral, qu'il entremêle aux couleurs tendres et lumineuses, demeure sa marque de fabrique. Admiré et longtemps loué pour ses perspectives, il faut attendre le **xx^e siècle** pour que lui soit reconnue sa place de pionnier et prince du Quattrocento.

Sur le marché de l'art. Jalousement gardé par les musées. Il n'y a donc pas de della Francesca sur le marché. Pour des œuvres d'Alesso Baldovinetti (contemporain, imitateur et suiveur), comptez entre 12 000 et 50 000 euros.

sonder l'âme humaine et qui, « avec leurs nœuds papillons, leurs collections d'art et leurs fréquentations d'artistes », le fascinent rapidement. « Aussi loin que je m'en souviens, tout ce qui dépassait la vie plate et pratico-pratique m'intéressait. Il me semblait aussi que les psychiatres étaient les personnes les plus au centre de l'échiquier, au confluent des sciences, de l'art et de la philosophie. Bon, à cette époque, c'était aussi très difficile de vivre de la musique ; de nombreux grands chefs exerçaient d'ailleurs un second métier. Donc, loin de s'opposer, mes passions pour la musique et pour l'âme humaine formaient un tout. Elles étaient véritablement complémentaires. »

Diplôme de médecine en poche et spécialisation en psychiatrie obtenue haut la main, Philippe Herreweghe devient l'assistant d'un grand professeur d'université et découvre une autre réalité : la schizophrénie et la folie. Une expérience extraordinaire, selon lui, qui lui permet d'entrevoir des réalités sociales et humaines qu'il ne soupçonnait pas. « Un métier très dur mais une expérience fantastique. Malheureusement, il m'accapare tellement qu'il ne me laissait plus de temps pour la musique. Je devais sacrifier la musique pour la psychiatrie et ça, je ne pouvais pas. » Une rencontre décisive survient alors : Gustav Leonhardt, musicien et chef de chœur, son idole, et Nikolaus Harnoncourt, musicien et chef d'orchestre baroque, lui proposent d'enregistrer les *Cantates* de Bach après avoir entendu le Collegium vocal que Philippe Herreweghe dirigeait déjà. Le psychiatre lâche alors ses patients et se consacre entièrement à la musique. A Paris. « Mon père était affolé car, quand on a connu la guerre, comme mes parents, votre souci majeur est que vos enfants ne connaissent jamais la faim et que vos filles concluent un bon mariage. Il ne comprenait pas qu'après avoir fait de bonnes études de médecine, je ne poursuive pas une trajectoire plus traditionnelle. Moi, je n'avais aucune idée de la manière dont je pourrais gagner

ma vie mais je m'en fichais, la musique était plus forte que tout. Et comme l'argent ne m'a jamais intéressé, ça ne me dérangeait pas de vivre comme un étudiant. Même à 35 ans. »

Ludwig van Goya

Vient enfin le tour du *Chien* de Francesco Goya. Une rencontre qui remonte à ses 18 ans et qui coïncidait avec la mort de Franco, et la fin de la dictature franquiste ; auparavant, impossible pour ce fils de résistant et antifasciste convaincu de mettre les pieds en Espagne. « Comme musicien, je ne peux m'empêcher de lier un compositeur à un peintre. A mes yeux, Goya, c'est le Beethoven de la peinture. Evidemment, les périodes concordent mais c'est surtout cette force d'expression presque "tellurique" que l'on retrouve chez eux qui les unit. D'ailleurs, si on compare leurs œuvres, on ne peut que constater des similitudes. Au départ, Beethoven sonne comme du Hayden, dix ans plus tard, on dirait de la musique contemporaine. Goya, c'est pareil. Au départ, on dirait presque du rococo ; et à la fin de sa vie, on dirait presque de l'art contemporain. »

Souvent associé à Bach et considéré comme le poète accompli de l'œuvre de l'immense compositeur allemand, notre hôte confie que, pourtant, c'est Beethoven qui, de loin, fait le plus battre son cœur. Il est même le centre de toute sa vie. Méthodiquement, Philippe Herreweghe poursuit son parallèle entre les deux artistes : « Comme Beethoven, Goya a terminé sa vie enfermé dans la surdité. C'est alors qu'il a peint ce chien sur les murs de sa maison : prêt à être enseveli par les sables mouvants, il sent qu'il va mourir et pourtant, il tend encore son museau vers le ciel, le regard plein d'espoir. J'y vois l'écho de la propre solitude de Goya qui, sentant la mort arriver, espère encore être sauvé. C'est terriblement touchant. D'autant que ce tableau évoque notre lot à tous. »

Autour de lui, peu d'œuvres d'art. Philippe Herreweghe ne cherche pas à en détenir.

Francisco de Goya (1746 - 1828)

Remarqué pour son exceptionnel talent qu'il déploie dans des églises, Goya devient rapidement peintre de la cour du roi Charles III. Nous sommes à la lisière du siècle des Lumières et du monde moderne. Proche des « rationalistes », c'est au faite de sa gloire qu'il est écarté de la cour pour ses idées jugées trop libérales. Un malheur n'arrivant jamais seul, sa maîtresse se détourne de lui et, à la suite d'une maladie, l'artiste est atteint de surdité. Il donne alors naissance à ses célèbres *Caprichos*, une série de planches visant à traduire la perversité humaine et révéler un monde gangrené par la folie, le rêve et les hallucinations. En 1808, la France envahit l'Espagne : au « surréaliste » succède alors un peintre nettement plus politique : ce sont les fameux *Désastres de la guerre*. En exil à Bordeaux, il s'éteint en ne peignant plus que des petites gens ou des sujets religieux.

Sur le marché de l'art. Décédé à 82 ans, Goya a réalisé plus de 500 peintures, 280 eaux-fortes et des milliers de dessins. Une diversité que l'on retrouve parmi les valeurs emportées par l'artiste. Au top, des peintures à plus de 5 millions d'euros, des estampes à 800 000 et des dessins à plus de 2 millions.



MUSEE DU PRADO MADRID

Le Chien, Francesco de Goya, 1819 - 1823 (131,5 cm × 79,3 cm).

Il s'interroge d'ailleurs beaucoup sur ces collectionneurs qui affichent de l'art africain ou religieux dans leur salon. « Ces sont des œuvres trop fortes pour être possédées. Si mon œuvre préférée serait évidemment un Piero della Francesca, je ne voudrais pour rien au monde l'avoir chez moi. Ce serait un sacrilège ! En revanche, une petite œuvre romantique d'un peintre allemand qui me rappellerait Schumann ou Overbeck, pourquoi pas ? »

Le maestro termine son café et semble préoccupé de ne pas voir son équipe débarquer. L'opportunité de lui poser une toute dernière question : quel est le rôle de l'art dans nos vies ? « Quelle question difficile ! » s'exclame-t-il, en riant. Avant

de se lancer dans de grandes considérations sur la définition même de l'art. « Longue histoire », conclut-il avant d'arrêter mentalement ce qu'il pense être la définition traditionnelle de monsieur et madame Tout-le-Monde. « L'art, c'est un peu comme un microscope : un instrument qui vous permet de voir des choses que vous ne pourriez pas deviner à l'œil nu. Il sert à sonder notre psyché, à mieux appréhender notre condition humaine. Donc, à nous interroger sur le lien entre la vérité et la beauté. Mais surtout, il rend la vie plus intéressante, plus riche et plus belle ! » ♦

Dans notre édition du 9 juin : Idriss Aberkane.